

ÉCOLE DE CURIOSITÉS

2018 Spring / Summer

Lydia

Lydia

That afternoon, I was sitting in front of my master
wearing a vintage Romanian blouse that he favors.

How many summers has it been?
I have spent countless afternoons sitting on the terrace,
facing him and the easel in his atelier.
The bright white sun caresses the moist sea breeze into the studio.

I was 22 years old when I first met him.
Forced to flee Russia in the turmoil after the revolution,
I landed from the freezing north of Siberia to a light-filled Nice by the sea.
My survival instinct empowers me to do whatever it takes and
my patron has accepted me to work in his studio.

I still recall the astonishing moment when I stepped into his studio.
Inside the room was a small universe complied with orderly chaos,
like an impromptu melody of a piano.
The white linen spread across the table by the window and the lemon
that rests unpretentiously. The Anemone petals that fall off with the brush
of a salty breeze, an old map that was spread out, a piece of an irregular sugar cube,
and a silver spoon that holds it
– one by one, those dispersed items correlate, respond, and resonate.
As if I had entered into a world of magic, I stand still, silent.

I could barely speak French, but my master patiently taught me all the things
I needed to do in this studio - place the canvas onto the easel,
squeeze the paint on the palette, wash and wipe the brushes.
Simple but crucial measures, so that my master can reproduce on canvas everything
that is ethereal, revive with life, and breathe, dance, sing, and feel the joy.

—Lydia, can you lend a hand in shaping a world of my creation?
My master says, squinting behind his round glasses. And I wondered –
why is he telling me in such a way, and piercing me with such gleaming gaze?

Then again on a summer afternoon he says,
—Lydia, would you like to be part of my world of inspiration?
I smiled. My shyness prevented me from telling him the truth
that no woman will deny being part of his world. Instead, I took off my clothes
and inspired my master, like a little boy who discovered a unique flower.

Since then and through many seasons, I sat still in front of my master.
In a relaxed pose, or at times, I lie faced down on the table.
I would reveal my skin or I would wear many different garments.
Bright colored dress, a vigilant inspired one piece, a gorgeous frilled collared blouse,
lemon yellow summer dress, border patterned shirt, odalisque style bulging pants,
and smocking Romanian blouse resembling the waves.
My master would gaze upon me when inspired.
I became his delicate flower, an obedient fruit, and an inhibited piece of glass.
I became the creation – to be everything that is the most ethereal.

Lydia, my master calls me. His voice echoes like the G on Cello.
—Are you ready?
—Yes, I am, always.

I close my eyes and I follow my master's vision.
Now he is long gone.
Those summer afternoons sitting in front of Henri Matisse
– a moment passes like an eternity and is still breathing inside me.

Lydia

Cet après-midi là, je posais devant le maître dans ce vieux chemisier roumain, celui qu'il affectionnait énormément.

Combien d'étés cela faisait-il, maintenant ? J'avais passé tant d'après-midis en face de lui, un chevalet entre nous, sur la terrasse de cet atelier où le soleil éblouissant enlaçait à pleins bras le souffle humide du vent maritime...

J'avais vingt-deux ans quand je l'entrevis pour la première fois. En fuyant les terres gelées du Nord — celles de mon pays natal, retourné par la tempête révolutionnaire —, j'étais parvenue à cette ville côtière, inondée de lumière. Il me fallait faire quelque chose, n'importe quoi, du moment que cela me permit de vivre, et j'étais pénétrée de cette bien triste résolution lorsqu'il m'invita à son atelier.

Aujourd'hui encore, il m'arrive de repenser à la radieuse lumière de cet instant où j'ai craintivement posé le pied dans cet atelier. C'était un petit espace, dûment structuré par un désordre analogue à une mélodie que l'on aurait improvisée au piano. La nappe de lin blanc qui recouvrait la table près de la fenêtre, où reposaient de joufflus citrons. Les pétales d'anémone se détachant sans bruit sous les caresses de la brise. Une vieille carte dépliée, des éclats de sucre informes, la cuillère d'argent avec laquelle il ramassait ces morceaux. Toutes ces petites choses de rien qui, isolément, auraient semblé incomplètes, s'interpelaient, se répondaient, résonnaient les unes avec les autres. Je me figeai sur place avec la curieuse impression de m'être égarée dans une contrée magique. Et restai longuement immobile, toute de silence.

Je ne parlais pas encore très bien le français, mais le maître m'expliqua ce qu'il y aurait à faire dans cette pièce. Installer les toiles sur le chevalet, transvaser la peinture sur les palettes, disposer les couleurs, laver, sécher les pinceaux. Des tâches élémentaires, mais d'une importance capitale pour lui permettre de coucher sur la toile tout ce que le monde pouvait porter de meilleur. Pour que toutes ces belles choses respirent, dansent, chantent et s'ébaudissent sur ces toiles où il leur accorderait une nouvelle vie.

— Il te suffira de m'assister dans ces tâches, Lydia. Voudrais-tu bien m'aider à

façonner mon univers ? fit-il, les yeux plissés derrière ses lunettes cerclées d'argent. Je me sentais toute drôle. Pourquoi le maître s'adressait-il à moi de cette manière ? Pourquoi m'observait-il avec un tel éclat dans le regard ?

Et puis, un après-midi d'été, il me demanda si je ne voulais pas venir peupler son univers. Je lui souris. « Quelle femme en ce monde refuserait d'habiter ce monde que vous bâtissez ? » Voilà ce que j'aurais aimé lui répondre. Mais, préférant le faire languir un peu, je ne lui dis rien. Je me défis plutôt de tous les vêtements que je portais. Alors, les yeux du maître étincelèrent d'une lueur ardente. Comme ceux d'un garçonnet qui viendrait de découvrir une fleur rarissime, un spécimen qu'il n'aurait jamais rencontré jusque-là.

Au fil des saisons qui suivirent, nombreuses, je me suis tenue sans bouger devant lui, assise, étendue, voire allongée à plat ventre sur la table. J'exposais de temps à autres ma peau nue, je revêtais toutes sortes de toilettes. Une robe aux tons lumineux ; une tenue de soirée d'un vert vif et viridien ; un chemisier à jabot orné de somptueux volants ; une robe d'été jaune citron ; une marinière rayée ; un pantalon aussi large que celui de l'Odalisque ; un chemisier smocké de Roumanie, aux plis semblables à des vaguelettes venues rider la surface de l'eau. Dans ces tenues, le maître me regardait toujours d'un œil ébloui. Je devenais tour à tour sa fleur délicate, son fruit docile, son silencieux sujet de verre. Je devenais l'habitante de son univers, je devenais tout ce que le monde pouvait porter de meilleur.

— Lydia...

Sa voix m'appelait — sa voix sonnante et familière, pareille à la corde de sol d'un violoncelle.

— Es-tu prête ?

— Oui, maître. Quand vous voudrez.

Je fermai les yeux et poursuivis son image qui persistait sur mes rétines.

Cet homme, à présent, s'en est allé pour un lointain voyage. Mais ces après-midi d'été à prendre la pose devant Henri Matisse, ces instants fugaces d'éternité, demeurent en moi plus vivaces que jamais.

リディア

その日の午後、私は、先生がたいそうお気に召しているルーマニアの古いブラウスを身につけて、先生の前に佇んでいた。

もう何度目の夏だろう。白々とした太陽の腕が、海からの湿った風をいっぱいに抱きしめて、アトリエのテラスに降り立ったいくつもの午後を、私はこうして、イーゼルを挟んで、先生と向かい合わせに過ごしてきた。

初めて先生にまみえたとき、私は 22 歳。革命の嵐が吹き荒れた故国、凍える北の大地から逃れてたどりついた先は、光があふれるこの海辺の町だった。生きるためならどんなことだってしなければならぬ、悲しい覚悟を胸に定めていた私を、先生は、アトリエへ招き入れてくださった。

おそろおそろアトリエに足を踏み入れた、あの瞬間のまばゆさを、いまでもときどき思い出す。室の中は、即興で奏でたピアノの旋律のような、規則正しい無秩序さで構成された小宇宙だった。窓辺のテーブルにかけられた白いリネンのクロス、その上でころんとまどろんでいるレモン。潮風に撫でられてはらりとほどけるアネモネの花びら。広げられた古地図、いびつな砂糖のかげら、それをすくい上げる銀のスプーン。たあいまいひとつひとつ、ばらばらに存在していたならそれぞれに不完全なものたちが、呼びかけ、応え、響き合っていた。魔法の国に迷いこんだような気がして、私はその場に佇んだ。じっと、動かずに、黙りこんだままで。

先生は、まだフランス語をまともにしゃべれなかった私に、この室で為すべきことを教えてくださった。イーゼルにカンヴァスを掲げ、絵の具をパレットに絞り出し、色を並べ、絵筆を洗い、拭く。単純な、けれどとても大切な作業。この世でもっとも佳きもののすべてを、先生がカンヴァスに写し取れるように。その佳きものたちが、カンヴァスの中で、新しい生命を与えられ、呼吸し、踊り、歌い、喜ぶように。

— リディア、君はその手伝いをしてくれればいい。私が私の世界を創り出すのに、力を貸してくれるかい？

丸眼鏡の奥の瞳を細めて、先生はそう言った。私は不思議だった。どうして先生は、そんなふうに私に言ってくれるのだろうか。どうしてそんなにまぶしそうな目で私をご覧になるのだろうか？

そしてある夏の午後、先生は私に言った。

— リディア、君は私の世界の住人になってみたくなかないか？

私は微笑んだ。先生のお創りになる世界の住人になりたくない女性がこの世にいるのでしょうか？ そう言いたかった。でも、くすぐったくて、言えなかった。そのかわりに、私は、身につけていたものを、ぜんぶ、脱ぎ捨てた。先生は、目をしきりに瞬かせていた。見たこともない珍しい花をみつけた少年のようだった。

それから私は、いくつもの季節の中で、先生の前に佇み、座り、寝そべり、ときにテーブルにうつぶせてまどろんだ。ときに素肌をさらし、さまざまな服を着た。明るい色合いのドレス、目がさめるようなヴィリジアンワンピース、豪華なフリルの襟元のブラウス、レモンイエローのサマードレス、ボーダー柄のマリンシャツ、オダリスクふうの膨らんだパンツ、そしてさざ波にも似たスモッキングのルーマニアのブラウス。先生は、そんな私を、いつだってまぶしそうにみつめていた。私は先生の可憐な花になり、従順な果実になり、物静かなグラスになった。私は、先生のお創りになる世界の住人になり、この世のもっとも佳きもののすべてになった。

リディア、と先生が私に呼びかける声。チェロの G 線のような、よく響くなつかしいその声。

— 準備はできたかい？

— はい、先生、いつでも。

私は目を閉じて、先生の残像を追いかける。

いまはもう、速く旅立ってしまった人。アンリ・マティスの前に佇んだ夏の午後。永遠のような一瞬が、いまなお私の中で呼吸をしている。



























































